

Extrait de la Revue l'Oeil lors de exposition à la Galerie Koralewski
(1990)

Muriel SINCLAIR

On enrage contre l'injuste fatalité qui semble installer le silence autour de toute oeuvre dont le centre est silence. Combien de temps a-t-il fallu pour que la retenue de Music soit enfin reconnue comme le masque d'un géant meurtri, pour que la subtilité de Szenes cesse d'être écran à notre perception de sa force ? Et encore aujourd'hui, près de dix ans après sa mort, qui a rendu justice aux pâles et vertigineuses lumières de Madeleine Grenier ?

Ainsi de Muriel Sinclair, dont l'oeuvre s'étend sur plus de trente ans. La découvrant, on se donnerait des gifles de ne pas ravoir connue plus tôt, et surtout l'on voudrait en distribuer à la ronde, à tout un monde si sourd qu'il n'entend que les tapages de Warhol, si aveugle qu'il ne voit que la pub et le concept, et d'une si tonitruante épaisseur que toute discrétion lui est insulte qu'il ne peut ni ne veut entendre.

Certes, les temps ne sont pas à la litote, • et l'on confond trop vite le presque-rien avec le rien. Alors que, et cette oeuvre nous le rappelle avec une rare netteté, cet espace du "presque" est celui où se loge le plus volontiers l'immense.

Une oeuvre aussi ténue qu'un miracle, murmurée comme un secret d'amoureux, pages arrachées au dictionnaire de l'Invisible ou à un traité de l'art d'effleurer. Souvent bribes ombrées, à peine plus discernables sur le papier que les veines sous la peau d'un ange. Traces d'avant passage, signes d'avant-langage, sourires d'avant-visage, réalité d'avant-monde.

Comment demeurerions-nous plus longtemps inattentifs à cette oeuvre, l'une de celles qui nous approchent le plus des lumières intérieures ?

Nathalie Darzac
Gérard Barrière